Quand la flotte suisse est alarmée

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 38

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-712871

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

cantine du Refuge, la seconde à la Croix du chemin. Défense de faire usage de votre lampe de poche, sauf en cas d'accident. Prêts?

— Prêt, mon lieutenant!

D'une détente souple, le chef de patrouille s'élance, et amorce le premier virage. Derrière lui, dans une discipline parfaite, les six patrouilleurs épousent sa trace qui, en larges boucles de stem et de stem-christiania, descend la pente raide. On n'entend rien d'autre que le crissement léger des skis, parfois le heurt d'un bâton contre la crosse du fusil. Sans une chute, sans un traînard, la patrouille arrive au bas de la pente, où les champs s'élargissent, éclairés par la lune.

— Descente libre, crie le lieutenant.

Les sept hommes se laissent aller sur la pente argentée. Le lieutenant toujours en tête, suivi par l'appointé Gaspoz, guide connu, qui ne le lâche pas d'une semelle. Tout en arrière, le sergent ange gardien prudent, toujours prêt à donner un coup de main en cas de chute. Voilà précisément un patrouilleur qui fait la culbute. C'est Casse-cou. Il choisit toujours les itinéraires les plus fantaisistes quitte à ramasser quelques «pelles» bien senties. Agile comme un chat, il tourne sur lui-même et se relève, blanc de neige. Sans perdre de temps, il file vers le bas et rejoint les patrouilleurs réunis à la cantine.

Voici le bout scabreux de la descente: le chemin glacé dans la forêt de mélèzes. Avec un bruit de râpe métallique, les patrouilleurs descendent en chasse-neige sur la croûte durcie, en serrant les dents: Ce n'est pas le moment de risquer une chute douloureuse!

La pente au-dessus du village. Encore un schouss et puis:

— Patrouilleurs, sur un rang, rassemblement!

Ils s'alignent sans un mot.

— Retirez les cartouches!

Claquement sec des culasses, cliquetis des cartouches que l'on remet dans le chargeur. Juron étouffé de Casse-cou qui a oublié de mettre son pouce sur l'ouverture de charge et fait gicler sa cartouche dans la neige. Toujours le même ...

Encore un «portez-armes» qui claque, puis le «repos!» libérateur qui rend les patrouilleurs à leur cantonnement.

Le lieutenant grimpe les deux étages jusqu'à sa chambre dans la confortable cure et y trouve la théière remplie de breuvage chaud préparé par la fidèle ordonnance qui ronfle à côté du téléphone dans le bureau du détachement. L'officier se débarrasse de son pistolet et se met à écrire son rapport de patrouille:

«Départ à 2110. Arrivée au point A 89 à 2325. En observation jusqu'à 0030. Rien à signaler. Rentrée à 0118» ...

Il baîlle. Allons, ce fut une bonne «tirée» ... Il se déshabille et retrouve en plus du repos, le sommeil sans rêves qui vient couronner une journée bien remplie, quelque part là-haut dans le vieux pays. Hugues Faesi.

Quand la flotte suisse est alarmée

Par le Lt. **Jean Pg.**

J'insiste: il ne s'agit pas de notre marine marchande, de création toute récente, mais bien de la flotte helvétique, cette arme innovée au début du service actif, et dont la mission, bien connue des riverains, était de surveiller nos frontières aquatiques. On vit, en peu de temps, se constituer une unité originale, un corps d'élite, recruté parmi les purs de nos «pirates», les pieds les plus marins, les cœurs les moins sensibles (au propre, s'entend!).

On vit bientôt, sur les rives du lac, s'installer des guetteurs, jumelles en bandoulière, et, dans nos eaux pacifiques, patrouiller de rapides vedettes, munies de moteurs puissants et qui, la nuit, animaient l'obscurcissement d'impressionnants faisceaux lumineux.

On connut l'installation, dans nos différents ports, de «bases» lacustres, comprenant les hangars des canots, le logement des hommes, des postes de surveillance, des corps de garde, des locaux de réparations, et tout, et tout ...

Et ce fut de l'excellent travail qui se fit dans ces unités. Patrouillant de jour et de nuit, par joli ou très vilain temps, et, dès qu'ils avaient des loisirs, rajeunissant tous leurs canots, les astiquant, les vernissant, nos marins ne s'ennuyaient pas.

Vous dire s'ils firent des prises sensationnelles, ou d'héroïques sauvetages, voire de miraculeuses pêches? Non, ce serait trahir des secrets militaires ...

Mais voici l'aventure qui leur advint un jour et apporta quelque gaîté dans un ordinaire souvent fade.

✶

Or donc, par un jour de soleil, alors que les promeneurs, en grand nombre, se doraient sur les murs du quai, l'officier commandant la base vit l'irruption, dans son bureau, d'un civil surexcité, parfaitement désagréable, qui glapit, dans un langage singulièrement imagé, son indignation d'un spectacle qu'il avait dû subir: un individu, étranger vraisemblablement, bien installé dans un canot, à quelque trois cents mètres au large, et qui filmait, sans pour autant qu'on l'inquiétât, tous les détails de la «base» ...

Ayant dit, le civil, très digne, opéra une lente retraite, non sans avoir émis des considérations générales et définitives sur l'incurie des sentinelles et le châtiment qui s'imposait à l'adresse d'une vigie aussi piètre ...

Pas mal étonné, surpris de ce relâchement chez un guetteur qui avait toute sa confiance, l'officier s'inquiéta. On avisa, on s'empressa, on alarma, on sauta dans une vedette et l'on prit en chasse «l'espion» qui gagnait le large, sans d'ailleurs avoir l'air de fuir.

Mais il ne fut pas nécessaire à nos marins d'aller bien loin. Leur œil exercé reconnût, à distance, la personnalité du «fuyard»: un pêcheur de la région, Suisse et patriote authentique, et point cinéaste du tout.

Alors, et l'affolement du civil? ...

✶

C'est bien simple: notre homme pêchait «à la traîne»; en d'autres termes, sa ligne jetée, il ramenait, en tournant une manivelle qui l'enroulait autour du treuil placé au milieu du bateau, le fil à prendre le poisson.

D'où la confusion, et les cris, les reproches, le scandale, l'alarmiste fut bien marri. Et l'on rit longtemps à la «base».

... C'était au temps de l'espionnite ...

Le réveil des doigts de pied!

Heure parfumée! Minute émouvante! Il ne fait pas jour encore et dans le cantonnement tout le monde dort.

Un ronfleur arrêté par un nœud dans le bois, scie avec rage pour avoir fini avant le petit matin.

C'est qu'il est là, le petit matin! Miséricorde! Six heures sonnent et la porte s'entr'ouvre comme si c'était le balancier d'une pendule exacte qui l'avait poussée, mais ce n'est pas le balancier, c'est le caporal de garde.

Il ouvre la bouche et hurle sur un ton aimable:

— Debout! Là d'dans!

Alors, on entend quelques grognements, quelques soupirs, parfois des lazzis, et puis ILS apparaissent ...

Ainsi que des oiseaux qui seraient graciles et roses ou des petits saucissons boudinés avides de vivre leur vie, les doigts de pied sortent et apparaissent parmi la paille fraîche.

Ils sortent avec des petits airs étonnés et frileux. Dans leur nudité exquise, surpris par le réveil, encore à moitié endormis, ils sont charmants.

«Il ne faut faire aux doigts de pied nulle peine même légère», a dit un grand poète.

Comme il a eu raison.

Jolis doigts de pied! Ornements de l'homme et du soldat! Certains hésitent, se recroquevillent avec des airs de dire: Bigre! l'air est frais. D'autres se serrent les uns contre les autres ou même, avec des airs gamins, montent les uns sur les autres tels de petits animaux indisciplinés.

Et puis voilà! Le caporal a poussé sa seconde «gueulée» et tous les petits mignons sont projetés dans de grosses chaussettes de laine; on ne les verra plus jusqu'à ce soir. Serrés dans de lourds brodequins, ils vont peiner, marcher, courir peut-être, transpirer sûrement. Voici les derniers petits retardataires habillés, chaussettés, emmitouflés, disparus.

L'instant poétique est fini ...